



CLASSIQUES
GARNIER

ARLAND (Marcel), « Préambule », *Cahiers Tristan L'Hermitte*, II,
1980, p. 5-6

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3987-2.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3987-2.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre
moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1980. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉAMBULE

Si personnel dans sa poésie et dans son théâtre, Tristan ne l'est pas moins — peut-être l'est-il davantage — dans son roman, Le Page disgracié. La grâce du Page, la légèreté et la finesse de son trait, la qualité de son esprit, je ne sais quelle nonchalance, preste et rêveuse, je ne sais quel charmant vagabondage du cœur (nous songeons à Nerval) : tout fait de cette œuvre une œuvre exquise. Et c'est la plus sincère de l'époque.

On dirait que, racontant sa jeunesse et ses apprentissages, Tristan parle d'un jeune ami. Il n'appuie jamais ; il sait presque toujours sourire, et sourire de lui-même. Toute occasion lui est bonne pour souligner la naïveté de son personnage. Mieux encore, il nous fait découvrir le monde par les yeux et par le cœur du garçon. Et le garçon est ingénu, mais non point malicieux ; si bien que ses aventures parmi les princes, les bourgeois et les parasites de l'époque prennent un peu l'aspect d'une odyssée picaresque.

C'est un picaresque retenu et sans la moindre méchanceté, parfois moqueur, plus souvent indulgent ou simplement amusé. Mais Tristan excelle à dresser et animer une silhouette : celle d'un pédagogue ou d'un magicien, d'un écolier, d'un paysan, d'un soldat maraudeur. De là, toute une suite de tableaux, vifs et piquants, à la manière d'un Téniers, toutefois plus subtils, où la société du temps, sans que l'auteur en ait conçu le dessein, se trouve surprise.

Tristan est né conteur. Il écrit avec aisance, sans recherches, mais avec une élégance native ; sa langue, par la simplicité et la saveur comme par certains archaïsmes, s'apparente à celle du seizième siècle ; çà et là un peu négligée, parfois légèrement précieuse, elle est presque toujours d'un vrai naturel. Par tous ces traits, par son goût de la nuance, par sa fine et voluptueuse mélancolie, Tristan nous apparaît plus proche de La Fontaine que de Voiture.

Marcel ARLAND,
de l'Académie française.

N.D.L.R. — Au seuil de ce n° 2 des *Cahiers*, nous nous devons d'inscrire le nom de Marcel Arland. Parce que nul d'entre nous n'a oublié la belle réédition du *Page disgracié* qu'il fit paraître, en 1946, dans la collection « A la promenade » — dans le même temps que le regretté Joë Bousquet publiait des extraits de ce même *Page* dans « Les Belles Lectures ». Parce que, derrière ce titre « A la promenade » et derrière cet autre, *Le Promeneur*, donné à un recueil d'essais sur des textes méconnus, on peut imaginer que se profile en souvenir « le poète de l'exquis *Promenoir* ». Parce que, au *Page* encore, il a fait une juste place dans son volume sur *La Prose française, anthologie historique et critique d'un art* (Stock, 1951), qu'on ne trouve plus en librairie. C'est précisément cette présentation du *Page* que nous avons redonnée à lire ici, avec l'aimable autorisation de l'auteur et des éditions Stock, — à qui nous exprimons nos remerciements.

Ajoutons ceci encore. Lorsqu'aura paru l'édition Jean Serroy, on pourra juger, texte en main, si *Le Page disgracié* s'adresse aux seuls lettrés, comme les éditions M. Arland ou A. Dietrich — ou bien également au grand public, comme l'édition J. Savarin (parue en 1924 dans une collection « de cape et d'épée ») et l'édition J.-C. Mourgeon (présentée en feuilleton dans le journal *Combat*, août - novembre 1959, comme « l'histoire des joyeux blousons noirs du XVII^e siècle »)...